

COMMENTAIRE ET TRADUCTION D'UN TEXTE DE LANGUE VIVANTE ÉTRANGÈRE ITALIEN

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Commentaire d'un texte

Le jury a proposé cette année un extrait d'une nouvelle intitulée *Un paio di occhiali*, tirée du recueil *Il mare non bagna Napoli* de Anna Maria Ortese. Il s'agissait d'un choix assez « classique » : la nouvelle, souvent citée dans les études portant sur la représentation de l'Italie méridionale de l'après-guerre, fait partie des œuvres les plus célèbres de l'auteur, née à Rome en 1914 dans une famille modeste qui s'établit à Naples en 1928. Autodidacte et contrainte de travailler pour vivre, Anna Maria Ortese entreprend une difficile carrière de journaliste et d'écrivain. Le recueil *Il mare non bagna Napoli*, publié par Einaudi en 1953, est son premier grand succès public et critique, marqué cependant par les violentes polémiques que suscite la représentation impitoyable de la société et de l'intelligentia napolitaines, au point que l'œuvre a pu être interprétée – à tort – comme un livre « contre » Naples.

Le texte proposé, on l'a dit, fait partie des œuvres les plus connues d'Anna Maria Ortese : l'extrait était tiré des premières pages d'une nouvelle qui met en scène une famille napolitaine très pauvre, confrontée à la quasi cécité d'une des enfants, Eugenia. L'achat d'une paire de lunettes permet à la petite fille de découvrir le monde pour la première fois, d'abord avec émerveillement, lorsqu'elle observe les beaux quartiers depuis la boutique de l'opticien, puis avec horreur, à la fin de la nouvelle, quand elle chausse ses lunettes chez elle et que son regard se pose sur la cour misérable de son immeuble. Anna Maria Ortese elle-même affirme que le recueil s'enracine dans un sentiment de rejet de la réalité, perçue comme incompréhensible, et de détestation du « mécanisme des choses qui surgissent dans le temps, et par le temps sont détruites »¹, sentiments exacerbés par l'expérience de la guerre : la ville de Naples lui offre l'occasion d'exprimer cette « névrose », qui n'exclut pas, bien au contraire, une observation attentive de la situation objective de la ville, marquée par de très fortes inégalités sociales. L'expérience phénoménologique de la petite Eugenia permet donc à la fois la dénonciation de la misère et des injustices sociales et l'expression d'un rapport « halluciné » avec le réel.

Dans l'ensemble, les candidats ont bien compris le texte, tant sur le plan linguistique que sur le plan des contenus et des effets littéraires. Cependant, le jury a décidé, cette année, de ne pas attribuer la note de 20/20 : même en tenant compte de la difficulté intrinsèque de l'exercice, qui requiert des compétences variées, allant de la lecture critique d'un texte complexe à la mise en français correcte d'un passage délicat à traduire, le jury a estimé que les meilleures copies contenaient cependant, tantôt dans le commentaire, tantôt (le plus souvent) dans la version, des erreurs qui ne permettaient pas l'attribution de la note maximale. Il n'en reste pas moins que la « tête du paquet » présentait un niveau général tout à fait satisfaisant. Plus largement, on ne peut que saluer l'effort des candidats pour rédiger dans un italien correct et compréhensible : rares sont les copies pour lesquelles une note très basse s'explique par une maîtrise gravement insuffisante de la langue (erreurs dans la conjugaison du présent, problèmes systématiques d'accord, méconnaissance des articles contractés, etc). Il va sans dire que le jury est indulgent pour les fautes de langue, lorsqu'elles ne sont ni trop nombreuses ni trop lourdes et qu'elles n'entravent pas l'expression de la pensée. En revanche, on s'étonne de la difficulté des candidats à *recopier* correctement le texte : il est curieux que certains mots (par exemple, « occhialaio ») soient estropiés dans le commentaire et que les noms des personnages subissent d'improbables transformations. Ces négligences produisent un effet fâcheux sur le lecteur.

Certains étudiants étaient très bien préparés sur la thématique méridionale, avec les avantages et les inconvénients que peuvent présenter la connaissance du contexte et la maîtrise de références extérieures à l'extrait proposé : plusieurs candidats ont eu tendance à « recracher » un cours sur la représentation de Naples dans la littérature italienne ou à proposer une étude de la totalité de la nouvelle au lieu d'analyser le texte, de sorte qu'ils n'ont pas obtenu de meilleurs résultats que les candidats qui découvraient l'extrait pour la première fois. Rappelons que l'épreuve ne se présente en aucun cas comme une « question de cours » sur tel ou tel aspect de la culture et de l'histoire italiennes, bien que certaines connaissances élémentaires soient requises : en l'occurrence, il était bon d'avoir quelques lumières sur la situation socio-économique de l'Italie dans l'après-guerre ou sur la ville de Naples et, plus largement, sur certaines réalités antérieures au nouveau millénaire (trop de candidats paraissent ignorer l'existence de la lire, devenue « lyre » ou « livre » dans leurs versions...). À ce propos, le jury s'étonne que plusieurs candidats, sans doute induits en erreur par certaines formes que le dictionnaire indiquait comme des « toscanismes », aient situé l'action... à Florence, alors que d'autres indices linguistiques (notamment les expressions dialectales dans les dialogues) venaient confirmer les informations données par le titre du recueil. Par ailleurs, certaines copies trahissaient une vision trop simpliste des différents milieux sociaux : la misère du logement de la famille Quaglia a conduit un nombre élevé de candidats à parler de « contadini », ce qui suggère un raccourci franchement schématisé entre pauvreté et monde agricole, ainsi qu'une ignorance surprenante du prolétariat

¹ A. M. Ortese, *Il « Mare » come spaesamento*, in *Il mare non bagna Napoli*, Milano, Adelphi, 1994, p. 10.

urbain. De même, certains étudiants paraissaient ne pas comprendre la détresse financière de la famille d'Eugenia et accusaient tout bonnement la tante – personnage certes haut en couleurs, et même un peu caricatural – d'« avarice » ou de « matérialisme », allant jusqu'à bâtir leur commentaire sur un antagonisme entre Eugenia et sa tante. Sans négliger, naturellement, le comique lié à la figure de la tante, à sa rudesse et à ses exclamations répétées, il fallait bien comprendre que l'achat des lunettes représente bel et bien, pour cette famille démunie, un sacrifice considérable. La version trahissait parfois la même méconnaissance des réalités sociales de l'après-guerre : trop de candidats ont traduit « catino » (cuvette, bassine) par « lavabo », voire « salle de bains », alors qu'il est évident que la famille ne jouit pas du confort de l'eau courante...

Pour ce qui est d'une compréhension plus fine de l'extrait proposé, le jury a dû constater que les différents niveaux temporels du récit ont parfois été mal identifiés : le passage du passé simple et de l'imparfait au plus-que-parfait (« Era stata una settimana prima... ») correspondait à une analepse que trop peu de candidats ont su nommer et surtout exploiter dans le commentaire. Nous rappelons au passage que le vocabulaire de base de l'explication de texte, notamment concernant la temporalité et la focalisation, est bien souvent indispensable pour dégager la structure d'un texte. Certaines copies n'ont pas bien compris la réplique d'Eugenia (« Mammà, *oggi* mi metto gli occhiali ») : l'action des premiers paragraphes se situe au moment où la petite fille va recevoir ses lunettes, tandis que le retour en arrière la met en scène au moment où les lunettes ont été commandées ; par ailleurs, le début du texte faisait allusion à un troisième moment, antérieur à la visite chez l'opticien (« quando si erano accorti che la bambina non ci vedeva »). Une mauvaise compréhension de l'enchaînement des épisodes a parfois produit un faux-sens grave sur la chute de l'extrait (qui n'était pas, évidemment, la chute de la nouvelle) : certains candidats ont ainsi affirmé que la tante refusait d'acheter les lunettes ou que la petite fille renonçait définitivement à un tel luxe.

Si le contraste qui structurait le texte (la misère du logement d'Eugenia / le luxe des beaux quartiers) a été bien identifié dans toutes les copies, il a parfois conduit à des problèmes méthodologiques : trop de copies se sont contentées d'une paraphrase en deux parties, sans réussir à proposer une véritable analyse de la totalité du texte et de ses effets. De ce point de vue, les commentaires linéaires étaient souvent les plus décevants. Toujours en ce qui concerne la méthode, le jury souhaiterait insister sur l'annonce du plan, moment indispensable de l'introduction : trop souvent, cette annonce était si vague qu'il était impossible de comprendre si le candidat mènerait un commentaire linéaire ou analytique. Nous rappelons donc que cette annonce doit permettre de comprendre à quel type d'analyse nous avons affaire, et que les commentaires linéaires doivent indiquer un découpage précis du texte. En aucun cas le commentaire ne doit se transformer en un mélange des deux méthodes.

La longue description de la rue n'a que rarement donné lieu à des commentaires convaincants : la plupart des copies ont bien perçu l'importance des couleurs, mais sans parvenir à mettre au jour la logique interne et le rythme du passage et sans analyser la focalisation. Il était important de montrer comment la description, en apparence très détaillée et « objective », relevait d'une transfiguration du réel propre au regard subjectif de la petite fille. De même, seules quelques rares copies ont su faire un usage habile et pertinent de la notion de description « picturale » : il ne suffit pas de relever la liste des adjectifs de couleurs pour justifier une telle grille de lecture. Les meilleures copies ont à juste titre été très attentives aux différentes métaphores et comparaisons (« che sembravano giocattoli », « grandi come case », « i capelli d'oro », « come ceci di frutta artificiale »), qui contribuaient à transformer la scène, perçue par un regard enfantin, en décor de conte de fées.

Le jury a particulièrement valorisé les copies qui ont proposé des analyses approfondies et originales : la thématique de la religion (qu'il ne fallait pas aborder de manière simpliste ou moralisatrice), le personnage de la tante (dont il convenait de percevoir la complexité, à mi-chemin entre le comique et le pathétique) et celui de l'opticien (dont le paternalisme condescendant n'a pas échappé aux lecteurs les plus perspicaces), la possibilité de lire l'extrait comme le récit d'un miracle, d'une épiphanie ou d'une expérience initiatique, l'ambiguïté de la position du narrateur extradiégétique (qui laisse çà et là transparaître la compassion ou la condamnation), l'alternance du style direct, du style indirect et du style indirect libre sont autant d'aspects qui ont donné lieu à quelques développements particulièrement fins et convaincants. Signalons, à titre d'exemple, l'analyse très complète qu'un candidat a proposée sur l'isotopie de la cécité : en commentant l'obscurité du logis-grotte, le sommeil des deux petits et les yeux pleins de savon de la tante, le candidat a fort bien montré qu'Eugenia n'est pas la seule à ne pas voir. La pauvreté frappe toute la famille d'une cécité qui correspond à une fuite hors d'une réalité intolérable, tandis que les sœurs aînées expriment le même rejet du monde et de leur condition par leur choix de prendre le voile.

Traduction d'une partie ou de la totalité du texte

Dans de nombreuses copies, la version paraît franchement négligée. Est-ce dû à un manque de pratique de l'exercice, à une mauvaise gestion du temps de l'épreuve, à l'illusion que la traduction serait plus « facile » que le commentaire et exigerait moins d'attention ? Le fait est que les candidats des prochaines sessions sont invités à soigner davantage cette partie de l'épreuve : de nombreuses étourderies (fautes d'orthographe, accents fantaisistes, problèmes d'accord, phrases entières escamotées, lapsus, répétitions, présence de mots italiens, notamment « e » au lieu de « et »...) pourraient être évitées grâce à une relecture plus vigilante de la copie. Par ailleurs, même lorsque le texte a été bien compris, la mise en français laisse souvent à désirer : le jury a ainsi constaté avec stupéfaction qu'un nombre anormalement élevé de candidats ignorent purement et simplement l'existence de l'imparfait du subjonctif, comme l'ont montré les traductions fautives de la proposition concessive « benché non mancasse di aggiungere... ». Au lieu de la

traduction attendue (« bien qu'elle ne manquât pas d'ajouter... »), les correcteurs ont trouvé, la plupart du temps, un simple imparfait de l'indicatif (« ~~bien qu'elle ne manquait pas~~ »), qui constitue un très grave solécisme lourdement pénalisé, ou un subjonctif présent (« bien qu'elle ne manque pas »), qui provoque une rupture de la concordance des temps inacceptable dans un texte littéraire. Et la liste est longue des variantes erronées (« manqua », « mancasse », voire « manca »...). Il serait vain de proposer un relevé des « perles » glanées au fil des copies, mais il convient d'attirer l'attention des candidats sur la nécessité impérative de soigner l'orthographe (les règles d'accord du participe passé doivent être maîtrisées dans le cadre d'un concours exigeant comme celui de la BEL).

Passons à quelques observations plus générales de méthode : certains candidats – heureusement rares – réécrivent totalement le texte, altérant la syntaxe et redistribuant les propositions au gré de leur fantaisie. Dans certaines copies, cette tendance était flagrante pour la première phrase, dont il fallait s'efforcer de respecter la disposition, qui correspondait à une stratégie narrative précise (le sujet du verbe, « la voce di Eugenia », est repoussé à la fin de la proposition, afin de créer une certaine attente chez le lecteur : l'ordre régressif est certes plus fréquent en italien, mais l'inversion du sujet et du verbe reste possible en français, surtout dans un texte littéraire). Rappelons que chaque fois que la traduction littérale est acceptable, elle doit être adoptée : il n'y a aucune raison, par exemple, de traduire, comme l'a fait un candidat, « fragile e tranquilla » par « frêle et sereine », ce qui biaise la caractérisation du personnage, alors qu'il était non seulement possible, mais souhaitable de traduire par « fragile et tranquille ».

Le défaut inverse est cependant plus fréquent : trop de candidats s'en tiennent à une traduction mot à mot, qui accumule les italianismes et les impropriétés en français, au point que le texte traduit est purement et simplement illisible. Il n'est pas possible, par exemple, de traduire « andare soggetta [...] alla carità della cognata » par « aller sujette [...] à la charité de la belle-sœur » ou « Di suo, però, aveva qualche cosa da parte » par « De sien, toutefois, elle avait quelque chose de côté ». Une erreur du même type, moins grave mais très fréquente, a consisté à traduire « si levò » par « se leva » au lieu de « s'éleva » : le calque de l'italien produisait une impropriété en français. De même, trop de candidats ont traduit « mi metto gli occhiali » par « je me mets les / mes lunettes ». Il faut bien reconnaître cependant que certains passages de la version étaient particulièrement délicats à comprendre et à rendre en français : le jury a pu être indulgent, ne pénalisant que très légèrement les maladroites d'expression.

Les futurs candidats trouveront ci-dessous, accompagnée de quelques notes explicatives, une proposition de traduction qui s'efforce de respecter l'exigence de fidélité propre à l'exercice.

Traduction proposée

Du petit lit au fond de la pièce, une vraie grotte, dont la voûte basse était couverte de toiles d'araignées², s'éleva, fragile et tranquille, la voix d'Eugenia :

« Maman, aujourd'hui je mets mes lunettes. »

Il y avait une sorte de jubilation secrète dans la voix modeste de la petite fille, troisième enfant de don Peppino (les deux aînées, Carmela et Luisella, étaient chez les sœurs, et elles prendraient bientôt le voile, tant elles s'étaient persuadées que cette vie est un châtement ; et les deux petits, Pasqualino et Teresella, ronflaient encore, à l'envers, dans le lit de leur mère).

« C'est ça, et casse-les tout de suite, surtout ! » insista, derrière la porte de la petite pièce, la voix toujours irritée de la tante. Elle faisait payer à tout le monde les malheurs de sa vie, au premier rang desquels celui de ne pas s'être mariée et de devoir dépendre, comme elle le racontait, de la charité de sa belle-sœur, bien qu'elle ne manquât pas d'ajouter qu'elle offrait cette humiliation à Dieu. Elle avait cependant mis de côté quelque argent et elle n'était pas méchante, si bien qu'elle s'était proposée de faire faire ses lunettes à Eugenia, lorsqu'on s'était rendu compte, à la maison, que la petite n'y voyait rien. « Avec ce qu'elles coûtent ! Huit mille lires, rien que ça ! » ajouta-t-elle. Puis on entendit couler l'eau dans la baignoire. Elle était en train de se laver la figure, plissant ses yeux pleins de savon, et Eugenia renonça à lui répondre.

Du reste, elle était trop, trop contente.

Elle était allée, une semaine plus tôt, avec sa tante, chez un opticien de la *via Roma*³. Là, dans ce magasin élégant, plein de tables brillantes et avec un reflet vert, merveilleux, qui tombait en pluie d'un rideau, le docteur avait mesuré sa vue, en lui faisant lire plusieurs fois, à travers certaines lentilles qu'il changeait ensuite, des colonnes entières de lettres de l'alphabet, imprimées sur un panneau, certaines grosses comme des boîtes de conserve, d'autres petites comme des têtes d'épingle⁴.

² La traduction mot à mot (« avec la voûte basse de toiles d'araignées pendantes ») n'a pas été sanctionnée très sévèrement dans les copies, mais elle paraît tout de même difficilement acceptable. La traduction proposée ici a été choisie pour sa clarté, mais elle est légèrement inexacte, dans la mesure où le texte suggère que la voûte est véritablement créée par les toiles d'araignées. D'autres solutions sont envisageables (par exemple, « où pendaient des toiles d'araignées, formant une voûte basse », « dont les toiles d'araignées pendantes abaissaient encore la voûte », etc.).

³ La traduction des toponymes est toujours délicate : elle obéit à des modes et des tendances plus qu'à de véritables règles. Nous proposons ici, conformément à une habitude traductive de plus en plus répandue, la transcription des deux éléments du toponyme, précédée de l'article défini en usage dans des contextes similaires. La traduction par « rue de Rome » paraît franchement incongrue, tant elle rappelle une célèbre artère parisienne.

⁴ Pour la traduction de « scatole » et de « spilli », nous ajoutons, comme l'ont fait plusieurs copies, une caractérisation, par souci de clarté et d'expressivité, mais aussi pour des raisons de rythme de la phrase.

